62e ANNÉE MARS 1919

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Réalisation

Un événement considérable par les grandes conséquences qu'il doit avoir dans le domaine moral, pour le relèvement de notre chère Patrie, s'est produit dans les derniers jours du mois de février. L'*Union fraternelle* dont, tout récemment encore, nous annoncions la prochaine création, existe enfin maintenant sous le nom d'*Union spirite Française*. Ce dernier titre est celui qui a été définitivement adopté par le fondateur et les premiers membres adhérents, à la première réunion qui a eu lieu le 25 février à la villa Montmorency. C'est là, dans le calme propice aux sages délibérations, que le Comité de Direction, dont notre éminent collaborateur et maître Léon Denis a bien voulu accepter d'être le Président d'honneur, a été constitué, et que le projet de statuts élaboré a été adopté après quelques légères modifications.

Nous avons l'espoir que, là aussi, seront décidées, dans la suite, toutes les mesures qui doivent compléter l'œuvre d'Allan Kardec, et faire rayonner partout notre doctrine, pour le plus grand bien de l'Humanité.

La suppression du mot *spiritualistes* a été décidée surtout pour changer le titre qui paraissait un peu long. Mais il ne viendra certainement à l'idée de personne que le Comité, par un acte de sectarisme étroit, a voulu fermer sa porte à ceux de nos frères et sœurs qui, sous la désignation de *spiritualistes*, suivent de très près notre doctrine et même mènent, depuis longtemps, le même combat que nous. Nous n'en citerons qu'un exemple : celui du célèbre William Crookes, publiant, sous le nom de *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme*, des faits qui se rattachent au *spiritisme* le plus pur. Serait-il sage d'exclure de nos rangs les millions d'adeptes qui, ayant admis les rapports entre morts et vivants, cherchent maintenant très sincèrement, comme beaucoup de vieux spirites le font encore, la preuve qui leur fera adopter définitivement la théorie des vies successives par la réincarnation? Non, personne ne peut songer à une exclusion pareille, qui serait la ruine de tous nos projets d'avenir ; car nous ne devons pas nous borner à prêcher à des convertis si nous voulons augmenter le nombre de nos adeptes et atteindre le but que nous poursuivons.

« Dans l'état d'imperfection de nos connaissances — dit Allan Kardec — ce qui nous semble faux aujourd'hui peut être reconnu vrai demain, par suite de la découverte de nouvelles lois ; il en est ainsi dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. C'est contre cette éventualité que la doctrine ne doit jamais se trouver au dépourvu. Le principe progressif qu'elle inscrit dans son code, sera la sauvegarde de sa perpétuité, et son unité sera maintenue précisément parce qu'elle ne repose pas sur le principe de l'IMMOBILITÉ.

L'immobilité au lieu d'être une force devient une cause de faiblesse et de ruine, pour qui ne suit pas le mouvement général ; elle rompt l'unité, parce que ceux qui veulent aller en avant se séparent de ceux qui s'obstinent à rester en arrière. Mais, tout en suivant le mouvement progressif, il faut le faire avec prudence et se garder de donner tête baissée dans les rêveries des utopies et des systèmes : il faut le faire à temps, ni trop tôt, ni trop tard et en connaissance de cause.

Et plus loin, le Maître dit encore ceci :

« Le spiritisme marchant avec le progrès ne sera jamais débordé parce que, si de nouvelles découvertes lui démontraient qu'il est dans l'erreur sur un point, il se modifierait sur ce point ; si une nouvelle vérité se révèle, il l'accepte. »

Partout, dans ses écrits, Allan Kardec proclame le principe de la liberté de conscience. Ne nous écartons pas de la voie qu'il nous a tracée ; soyons larges, tolérants ; non-seulement nous ne devons rien faire pour éloigner de nous nos frères spiritualistes, mais encore il est de notre devoir de faire appel à leur concours loyal, pour la réalisation aussi prochaine que possible de l'idéal meilleur qu'ils ont en vue comme nous. Bien souvent, nous ne sommes séparés que par l'interprétation d'un mot : Consentons les uns et les autres à en élargir le sens ; évitons une étroitesse d'esprit qui serait inexcusable et laissons venir à nous ceux qui, demain, partageront nos idées sur tous les points.

LAUSER.

Nous publions, ci-après, le procès-verbal de cette première réunion :

UNION SPIRITE FRANÇAISE

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 25 FÉVRIER 1919
tenue villa Montmorency, 11, avenue des Tilleuls, à Paris.

Sont présents : Mmes Borderieux, Fondatrice du *Syndicat des Pauvres ;* Ducel, Présidente de la *Société Spirite de Béziers.* MM. Barreau, Trésorier de la *Société Française d'Etudes des Phénomènes psychiques ;* Benhamou, délégué de la *Fédération spirite Lyonnaise ;* Gabriel Delanne, Directeur de *La Revue scientifique et morale du Spiritisme ;* Gervois, Industriel ; Kermario, Rédacteur en chef de *La Revue spirite ;* Malosse, délégué de la *Fédération spirite Lyonnaise ;* Jean Meyer, Fondateur de l'*Union spirite Française ;* Thomas, Secrétaire général de la *Société psychique de Nancy ;* Thureau, Secrétaire général de la *Société Française d'Etudes des Phénomènes psychiques.*

Sont représentés : MM. : le Dr Bécour, chargé des intérêts de la région de Lille ; le Pasteur Alfred Bénézech, de Montauban ; Béziat, ancien Rédacteur en chef du *Fraterniste* de Douai ; Bouvier, ancien Directeur de la *Paix universelle,* de Lyon ; le Dr Breton, Président de la *Société Psychique* de Nice ; Mme Caron, de Bordeaux ; L. Chevreuil, Vice-Président de la *Société Française d'Etudes des Phénomènes Psychiques ;* Dangé, Président de la *Société d'Etudes Psychiques* de Toulouse ; le Dr Dupouy ; Lunet, d'Orléans ; Maillard, Avocat à Blois ; Rossignon, délégué de la *Société Spirite* de Tours ; Henri Rousseau, Président d'un Groupe Parisien ; Henri Sausse, Secrétaire général de la *Fédération ; spirite Lyonnaise ;* Mme Tivollier, doyenne des spirites et Présidente de la *Société Spirite* de Marseille.

La séance est ouverte à deux heures sous la présidence du doyen d'âge M. Thureau.

Après quelques chaleureuses paroles de bienvenue adressées par M. Jean Meyer aux personnes présentes, M. Delanne a la parole et prononce une allocution dont voici le résumé :

« Mesdames, Messieurs,

« Depuis un demi-siècle, le spiritisme n'a pas pris en France le développement qu'il aurait dû acquérir. Les causes en sont multiples, mais la principale est le manque de cohésion des adeptes et l'éparpillement qui en a stérilisé les efforts. L'Angleterre, l'Amérique, avec leur sens pratique, ont su réaliser de vastes associations qui leur ont permis de faire une propagande intensive. Il faut donc les imiter en groupant toutes les énergies de bonne volonté qui existent dans notre pays.

« Il y a déjà quelques années que M. Jean Meyer se préoccupait de ce problème, et depuis quelques mois, par mon intermédiaire, il s'était mis en relation avec le plus grand nombre possible de groupes, de sociétés et d'individualités, auxquels un projet de statuts avait été envoyé. C'est ce projet que nous allons vous soumettre, que vous discuterez, et que nous vous prierons de voter, afin de créer effectivement l'*Union Spirite Française*.

« D'après des expériences antérieures, il nous est maintenant démontré qu'une semblable organisation n'est réalisable que si de sérieux moyens financiers d'existence lui sont assurés. Grâce à la générosité de M. Jean Meyer, l'*Union* a déjà à sa disposition le local dans lequel nous sommes réunis. C'est là que son administration sera installée.

« Notre réussite ne peut être certaine que si nous assurons la continuité de notre effort. C'est pourquoi il a paru nécessaire au promoteur de cette œuvre, que le Comité et son Bureau soient nommés pour une période de trois ans.

« Notre *Union* devrait donc avoir entr'autres, pour objectifs, la découverte et l'entraînement des différentes sortes de médiumnités ; la création et la conduite des groupes ; les moyens d'en augmenter le nombre ; l'organisation de fédérations locales ; la recherche des meilleurs moyens de propagande : Conférences, tracts, brochures, etc. ; la fondation de bibliothèques et de musées spirites ; le contrôle, au moyen d'enquêtes, des phénomènes dits de maisons hantées, d'apparitions, de faits de télépathie, de prémonitions, de réincarnation, etc.

« L'*Union* aurait à s'occuper encore de l'étude dans les groupes de toutes les questions qui intéressent le développement scientifique, moral et philosophique du spiritisme. Éventuellement, création d'œuvres sociales, maisons d'éducation, crèches, dispensaires, etc.

« Nous faisons un chaleureux appel à nos guides de l'espace, tout

particulièrement à notre vénéré Maître Allan Kardec et à tous nos frères en croyance, pour nous mettre à même de fonder cette grande œuvre qui doit faire prendre au spiritisme, dans notre pays, la part légitime d'influence à laquelle il a droit en raison de sa haute valeur éducatrice et sociale. »

M. Jean Meyer adresse ensuite au Comité le discours suivant :

« Mesdames,

« Messieurs,

« Je suis persuadé d'être l'interprète de tous en adressant tout d'abord nos plus vifs remerciements à notre cher Maître Léon Denis qui a bien voulu accepter la présidence d'honneur du Comité directeur de l'*Union Fraternelle spirite ;* et en exprimant notre vif regret que sa santé ne lui ait pas permis de se trouver ici parmi nous, nous formons des vœux ardents pour que Dieu nous le conserve longtemps encore pour le plus grand bien de notre chère cause.

« M. Delanne vous a exposé avec sa netteté habituelle nos projets d'avenir ; nous les réaliserons, si nous savons rester unis.

« Il a raison de vous dire que tout effort serait vain si nous n'avions pas à notre disposition les moyens financiers indispensables. Il ne faut pas oublier, en effet, que nous sommes sur le plan physique, que rien de grand ne peut être réalisé sans un concours matériel. Notre Maître Allan Kardec le sentait si bien qu'il a laissé dans ses œuvres posthumes tout un projet pour indiquer ce qu'il ferait si une certaine somme était mise à sa disposition.

« M'inspirant de ses idées j'aurais voulu doter l'*Union* d'une rente annuelle ; mais la législation actuelle — et notamment la loi du 1er juillet 1901 — s'oppose à la réalisation de ce désir.

« Je tiens cependant à déclarer que je prendrai toutes les dispositions utiles pour assurer les moyens financiers nécessaires à la bonne marche de la Société.

« Je mets tout d'abord gratuitement à sa disposition une partie de la villa où nous sommes réunis aujourd'hui, et cela, pour les trois premières années, tout au moins. Si après ce délai on jugeait ces locaux insuffisants, le Comité, d'accord avec l'Assemblée Générale, déciderait s'il y a lieu de s'installer plus grandement ailleurs.

« Dans les statuts que j'ai élaborés et qui sont soumis à votre approbation, vous avez remarqué que ma pensée première était de donner la propriété de la *Revue Spirite* à l'Union, pour devenir l'organe attitré du Comité directeur ; mais après mûre réflexion et en parfait accord avec M. Delanne, nous avons estimé qu'il vaut mieux que les deux *Revues* conservent leur indépendance tout en se mettant à l'entière disposition

du Comité pour toute publication ou communication intéressant notre doctrine.

« Il va sans dire que la *Revue Spirite* continuera à s'inspirer de l'esprit directeur de son fondateur et à défendre résolument son œuvre.

« Vous apprendrez aussi avec plaisir que la fondation d'un Institut métapsychique est en voie de réalisation. Nos éminents savants pourront y étudier les problèmes qui, en d'autres pays, ont déjà été résolus, et, le jour où ils nous confirmeront la preuve scientifique de la survie, notre cause aura fait un immense progrès.

« Vous voyez, Mesdames et Messieurs, que rien n'a été négligé pour assurer le triomphe de notre chère doctrine. L'œuvre fera d'autant plus rapidement son chemin, que nous trouverons des concours actifs, dévoués et désintéressés qui voudront bien nous seconder dans la lourde tâche que nous assumons.

« Oublions nos divisions, ne pensons qu'à l'avenir, ayons des vues larges ; soyons tolérants, indulgents ; groupons nos forces, nos efforts, dans cette *Union Fraternelle* qui ne doit pas rester un vain mot.

« En terminant, je dis avec notre grand initiateur Allan Kardec : Courage, amis, marchez hardiment dans la voie de votre Maître, voie qui n'a été qu'un petit sentier et que vous devez élargir pour en faire l'avenue magnifique qui conduira au grand temple de la Religion universelle. »

Des applaudissements unanimes accueillent ces deux discours.

M. Thureau propose la liste suivante pour la nomination du Bureau, placé sous la Présidence d'honneur de M. Léon Denis.

Président : M. G. Delanne.

Vice-Présidents : MM. Jean Meyer et L. Chevreuil.

Secrétaire général : M. Louis Maillard.

Secrétaire adjoint : Mme Borderieux.

Trésorier : M. Barreau.

Le vote a lieu au scrutin secret et le Bureau proposé est nommé à l'unanimité.

MM. Delanne et Meyer remercient l'Assemblée et l'on passe à la discussion des statuts.

Il est d'abord reconnu que le titre doit être abrégé et l'on adopte celui d'*Union Spirite Française*, qui permet de recevoir dans la Société non-seulement les groupes, mais encore les personnes isolées.

Après un examen très approfondi, quelques modifications sont apportées à certains articles, mais l'ensemble des statuts est adopté à la presque unanimité (1).

(1) Nous publierons intégralement les statuts et le règlement dans un prochain numéro.

Il en est de même du Règlement.

En raison des travaux importants de la nouvelle organisation, on décide que la prochaine réunion aura lieu dans le courant de mai ; la date précise en sera ultérieurement fixée.

Les membres du Comité se séparent, emportant la conviction qu'un grand acte venait de s'accomplir, et certains que, désormais, le spiritisme deviendrait rapidement une des forces morales qui aideront à la régénération de notre cher pays.

Pour copie conforme :
Le Secrétaire-adjoint,
BORDERIEUX.

Intéressant Débat

Le grand mouvement spiritiste qui, longtemps avant la fin de la guerre, nous avait été annoncé par nos chers Invisibles et que nous avons signalé dès son début, se continue en s'accentuant chaque jour. Nos amis de l'Au-delà l'entretiennent après l'avoir provoqué. Partout il se manifeste, s'élargit, s'étend, et, rapidement, gagne toutes les classes de la Société. De tous côtés, dans tous les milieux, la troublante question de la survie se pose, des faits d'ordre psychique sont signalés, les idées s'agitent, de grands courants d'opinion se forment et vont porter dans toutes les directions les germes de la doctrine qui doit se répandre sur le monde entier.

Tout dernièrement, un intéressant débat s'engageait, dans un grand journal de la Capitale, sur la possibilité des communications entre les vivants et l'Esprit des morts. C'était à propos de la publication dans la *Revue des Deux Mondes*, par M. Louis Barthou, ancien Président du Conseil et membre de l'Académie Française, de carnets inédits laissés par Victor Hugo. Cette publication posthume n'apprend rien à ceux qui ont lu, avec toute l'attention qu'elle mérite, l'œuvre formidable de notre grand poète, et les hommes qui se sont tant soit peu occupés de psychisme connaissaient depuis longtemps sa foi profonde en tout ce qui est des manifestations de l'au-delà.

Nous savions de plus par Auguste Vacquerie qui l'a relaté dans *Les Miettes de l'Histoire*, que Victor Hugo avait assisté chez Mme Émile de Girardin à des séances de spiritisme et conversé avec l'Esprit de morts, notamment avec celui de sa fille Léopoldine.

Le témoignage de Vacquerie n'est pas de ceux qu'il était possible de récuser, mais il ne suffisait cependant pas à bon nombre de sceptiques

qui s'obstinaient à nous répéter : « Ce n'est pas Victor Hugo lui-même qui le dit ; nous voudrions voir quelque chose qu'il aurait écrit de sa main. »

Cela est fait maintenant. Et qui oserait prétendre que notre grand poète a cédé à un moment d'enthousiasme irréfléchi dont il serait revenu bien vite, ou mieux encore qu'il fut atteint de démence pendant un certain temps? C'est en septembre 1853 que, pour la première fois, il consulta la table chez Mme Émile de Girardin à Jersey. En janvier 1877 des « frappements nocturnes » continuent d'être signalés dans les carnets publiés par M. Barthou. Durant cette période de vingt-quatre années, et jusqu'au moment de sa mort, la foi de Victor Hugo est restée intacte, C'est LUI-MEME qui a écrit dans ses notes que, ayant entendu la nuit, vers deux heures, des frappements à sa porte très forts et très prolongés, il avait ouvert ; qu'il n'y avait personne, et que, ÉVIDEMMENT, IL Y AVAIT QUELQU'UN !

Nous engageons instamment nos éternels négateurs à lire *in-extenso* toutes les notes de ce genre qui, écrites de la main de Victor Hugo, figurent dans les carnets publiés par M. Barthou dans *La Revue des Deux Mondes* du 15 décembre dernier : nous serons très curieux de savoir, après cela, ce qu'ils pourront bien nous objecter encore.

***

Depuis le triomphe des idées de Vérité et de Justice par la grande et décisive victoire des Armées alliées, la question a été posée de la peine qu'il conviendrait d'infliger au monstre couronné responsable de la guerre dont les atrocités ont épouvanté les humains. Et la vieille discussion a recommencé entre partisans et adversaires de la peine de mort. Les uns réservant avec quelque apparence de raison, toute leur pitié pour les victimes, nous montrent les millions de braves gens dont l'existence a été fauchée par l'horrible volonté d'un seul. Et lorsqu'on leur parle de l'abolition de la peine de mort, qu'il s'agisse d'un empereur ou d'un assassin de moindre envergure, ils répondent invariablement : « Que messieurs les assassins commencent. La Société a le devoir de se défendre, la perspective d'avoir la tête tranchée peut seule arrêter le bras du criminel. Si vous lui laissez la vie, il cherchera à recouvrer sa liberté perdue et n'hésitera pas, au besoin, à faire de nouvelles victimes pour y parvenir. »

Les autres, les abolitionnistes, ne veulent voir dans la peine de mort qu'une cruelle et inutile vengeance qui doit disparaître de notre Code pour laisser au criminel la possibilité du repentir.

Le législateur, entre ces deux opinions contraires, peut se demander

de quel côté se trouve la vérité. Sa responsabilité est grande : Ne courrait-on pas le risque, pour un coupable dont on sauverait la tête, de voir couler une fois de plus le sang innocent?

Le penseur, le philosophe, tristement, médite. Il constate que nous sommes encore sur cette Terre où — quelque inférieure qu'elle soit — nous sommes bien obligés de vivre sans pouvoir nous dispenser de prendre certaines précautions. S'il est spirite, il cherchera quel sombre mystère pourrait expliquer l'incarnation d'un assassin qui vient en ce monde pour accomplir fatalement un épouvantable forfait. Il se dira que le remords ferait son œuvre aussi bien qu'ici — et même mieux — de l'autre côté de la tombe, et, comme le législateur, il restera anxieux. En vain on lui dépeindra les angoisses du condamné attendant le moment de l'expiation terrestre à la fin de chaque nuit d'insomnie. Il sait que cette souffrance est nécessaire puisqu'elle est la condition même du relèvement par le repentir. Peut-être sera-t-il de cet avis qui, déjà, a été celui de quelques autres, que le meilleur moyen d'empêcher un assassin de faire de nouvelles victimes, si on devait lui laisser la vie, serait de le priver de la vue, ce qui l'obligerait à rentrer en lui-même, à comprendre l'énormité de son crime et, par suite, ferait naître le repentir régénérateur. Peut-être aussi pensera-t-il que là serait la solution naturelle, celle que la Justice divine elle-même indique, s'il est vrai que sont quelquefois frappés de cécité, *dans cette existence*, ceux qui ont commis certains crimes *antérieurement*. Il considèrera que la privation de la vue n'implique pas forcément une opération sanglante ; qu'elle doit être envisagée dans ce cas, non comme un acte de représailles mais comme un obstacle à toute aggravation du crime et un moyen de réhabilitation ; que le crime engendrant fatalement le remords, le remords produisant la souffrance, il est absolument impossible de séparer la souffrance de l'évolution ascendante, puisque ce n'est que par elle que l'être déchu peut se relever.

***

En cet état de la question, un groupe d'intellectuels, artistes et lettrés, réunis il y a quelques semaines autour d'une table, évoquaient l'auteur des *Contemplations* et de *La Légende des siècles*, pour lui demander son avis sur le châtiment qui devrait être réservé au « Fléau de Dieu » allemand. Il n'y avait là que des partisans déterminés de la peine de mort la plus cruelle pour le grand coupable dont il s'agissait. Si la table ne traduisait que la pensée de ceux qui la consultent, ainsi que le croient un grand nombre de ceux qui ne sont pas initiés à l'expérimentation spirite, elle n'allait pas manquer de prononcer la peine de mort, et le

spiritisme recevrait le terrible contre-coup de ce démenti infligé par Victor Hugo aux idées bien connues qu'il avait professées toute sa vie.

Il n'y avait là, M. Émile Bergerat nous l'assure et nous n'avons aucune raison d'en douter, que des hommes respectueux de toutes les croyances, et auxquels le « *que sçay-je* » de Michel de Montaigne était certainement familier. Mais nous croyons bien, cependant, que c'est dans un simple sentiment de curiosité que la consultation fut tout d'abord proposée. Voyons comment elle fut conduite, d'après le récit qui en a été fait dans *Le Figaro* du 15 janvier dernier :

« — Maître, est-ce vous?

Le trépied battit, comme sur l'enclume, les trois lettres de la réponse Oui.

. . . . . .

— Maître, d'où vous êtes, lisez-vous nos pensées ou faut-il vous les exprimer à voix haute?

— Non, je sais.

— Y a-t-il un châtiment égal au crime incommensurable que ce pasteur de peuples a commis jusque sur son propre troupeau, et suffisant à apaiser la colère humaine comme à satisfaire la justice dite immanente dont la conscience est en nous?

— Il y en a un.

— Nous avouons que nous ne le voyons pas même dans la nature.

— Il y est pourtant.

— Où?

— Cherchez.

Et tour à tour, chacun des consultants énonça son système de vengeance et son mode d'expiation.... Mais la voix, muette, ne ratifiait aucune de nos inventions tortionnaires, qui se résumaient toutes en la peine de mort, solution banale dont la fatalité marque aussi bien les Bons que les Méchants.

— Mourir, dîmes-nous, équivaut à ne pas être né (1) ; c'est peu ; mais n'y a-t-il pas d'autre peine dans la nature que l'anéantissement normal?

— Si.

— Laquelle donc?

Et l'oracle tabulaire formula lourdement :

— *La peine de vie.*

C'était bien Victor Hugo.

Outre la forme antithétique qui, de son V. H. lapidaire et cathédra-

(1) Nous pensons autrement, nous, spirites.

lesque, signait l'arrêt et le supplice, il n'y avait pas à y méconnaître la doctrine bouddhique de l'occultisme à laquelle il s'était rallié dans l'île d'exil et qui, dans la mort, salue la délivrance.

La peine de vie, oui, évidemment, mais je ne ferai plus tourner de tables.

Émile BERGERAT. »

Un docteur qui n'avait sans doute pas encore lu les cahiers publiés par M. Barthou (on ne peut pas être docteur en toutes choses) jugea à propos de relever vertement M. Émile Bergerat pour avoir voulu accréditer dans le public la *légende* de « *l'initiation* » du grand poète.

Puis, à son tour, M. Léon Bérard, député des Basses-Pyrénées, intervient dans le même journal à la date du 30 janvier, et verse au débat un document qui prouve péremptoirement qu'il y avait encore autre chose — d'universellement connu pourtant — que le susdit docteur ne connaissait pas. Tout simplement un chapitre des *Misérables* qui a pour titre : « Une tempête sous un crâne. »

Jean Valjean, alors maire de Montreuil-sur-Mer, seul dans sa chambre, à minuit, se demande s'il va révéler son identité à la justice. Et à un certain moment, il entend distinctement des paroles dans la chambre et regarde autour de lui avec terreur.

« — Y a-t-il quelqu'un ici? demanda-t-il à haute voix et tout égaré.

Puis il reprit avec un rire qui ressemblait au rire d'un idiot :

— Que je suis bête ! il ne peut y avoir personne. Il y avait quelqu'un, mais celui qui y était n'était pas de ceux que l'œil humain peut voir.... »

Et dans ce même chapitre, un peu plus haut, on lit :

« Il sentait que l'évêque était là, que l'évêque était d'autant plus présent qu'il était mort, que l'évêque le regardait fixement.... »

Personnellement, M. Léon Bérard ajoute — et ce sera sans doute un grand sujet d'étonnement pour le docteur scandalisé :

« J'ai connu quatre ou cinq républicains de 48, j'entends des républicains qui se rattachaient par leur formation et quelques-unes de leurs idées à la génération politique dite de 48. Déistes, ardemment spiritualistes, c'étaient, au surplus, des hommes d'une rare noblesse d'âme et d'une haute distinction d'esprit, tels que je souhaiterais d'en rencontrer beaucoup dans la prochaine Chambre. Ils croyaient tous aux esprits et conversaient familièrement avec des morts. »

Nous allons, à notre tour, nous permettre une petite citation. Ce sera pour aujourd'hui, notre faible contribution au faisceau de preuves destinées à convaincre le dernier incrédule qui, n'ayant pas eu le temps de lire tout ce que contient l'œuvre de Victor Hugo — ou peut-être n'ayant

pas su le comprendre — déclarera avec une imperturbable suffisance que ce que nous avons vu n'existe pas. Il s'agit de quelques lignes que notre illustre poète écrivait à Lamartine, lorsque mourut la compagne de l'auteur des *Méditations*. Les voici :

« Hauteville-House, 23 mai.

« Cher Lamartine,

« Un grand malheur vous frappe ; j'ai besoin de mettre mon cœur près du vôtre. Je vénérais celle que vous aimiez. Votre haut esprit voit au delà de l'horizon ; vous apercevez distinctement la vie future.

« Ce n'est pas à vous qu'il est besoin de dire : Espérez. Vous êtes de ceux qui savent et qui attendent.

« Elle est toujours votre compagne, invisible, *mais présente*. Vous avez perdu la femme, mais non l'âme. Cher ami, vivons dans les morts.

Victor Hugo. »

C'est clair et à la portée des plus modestes intelligences.

Et maintenant, félicitons-nous de ce que M. Émile Bergerat, même par un écrit en apparence semi-fantaisiste, ait pu amorcer dans le *Figaro* un pareil débat. Nous ne redoutons pas la lumière, et tout ce qui pourra, en appelant l'attention des chercheurs, les décider à un examen sérieux de notre doctrine, sera toujours bien accueilli par nous.

Il est bien probable que c'est tout d'abord sans grande conviction que se groupe dont M. Bergerat faisait partie improvisa une séance de typtologie, et que c'est à la suite d'une proposition lancée à tout hasard par quelqu'un, au cours de la conversation, que cette tentative fut décidée sans qu'on en attendît rien de bon. Mais les choses prirent rapidement une autre tournure, et pour qu'un homme de la valeur de M. Émile Bergerat ait été à ce point impressionné par le résultat obtenu, il faut bien vraiment, que l'Esprit se soit manifesté de telle sorte que le moindre doute n'était pas possible.

M. Bergerat ne croit pas encore à la réincarnation, mais il n'en jure pas moins dans le *Figaro*, dix jours après son premier article, que Victor Hugo revient dans les tables. C'est de la même manière, à la suite de manifestations qu'il n'est plus possible de nier, parce qu'ils ont vu et entendu, que tant d'hommes éminents sont déjà venus à nous. Et l'opinion de William Crookes, de Lombroso, d'Aksakow, du colonel de Rochas, d'Oliver Lodge et de bien d'autres encore, solidement appuyée sur des faits rigoureusement contrôlés, peut utilement, pensons-nous, être opposée aux creuses dénégations d'un adversaire qui ne connaît du psychisme que le nom.

M. Émile Bergera , qui se trouve en assez bonne compagnie, n'a pas

à se préoccuper des appréciations que pourront émettre quelques contradicteurs sans autorité parce que n'ayant jamais étudié les phénomènes psychiques. La raillerie a fait son temps, et il peut sans crainte du ridicule continuer à faire « tourner les tables » : Il y trouvera de larges compensations aux plus extraordinaires critiques, et ceci lui fera oublier cela.

KERMARIO.

Une nouvelle orientation [1]

Il en est des phénomènes extraordinaires que nous avons étudiés comme de toutes les choses de ce monde : chacun en juge à sa manière, avec son tempérament intellectuel et moral, et tel nie aujourd'hui résolument qui sera peut-être demain un croyant ardent à la propagande. Les uns, naturellement peu curieux, ne s'étonnent de rien, pas même de ce qu'il y a de plus surprenant, ce qui est un signe de médiocrité ; ils n'ont aucune envie de s'instruire. D'autres sont intéressés ; mais, férus du subconscient, ils sont insensibles aux arguments du spiritisme, persuadés qu'en cherchant bien, on découvrirait des moyens de les réfuter. D'autres enfin, ne s'inféodant à aucun système, essaient diverses explications, et, quand ils se sont convaincus que l'hypothèse spirite s'adapte le mieux aux faits, ils abandonnent leur première opinion, dût-on les accuser de versatilité, parce que tout progrès implique un changement. C'est une nouvelle orientation. Ils se détournent de la conception matérialiste de la vie, ou, s'ils étaient déjà gagnés au spiritualisme, ils ont de celui-ci une notion plus positive.

Comment ne se réjouirait-on pas de ce résultat, quand on songe aux ravages opérés par le matérialisme dans toutes les couches de la société, depuis les milieux intellectuels où il prend une allure scientifique, jusque chez les ouvriers de la ville et des champs où il excite les appétits les plus grossiers? Sous son influence, on n'attache de prix qu'aux réalités palpables. La destinée de l'homme est ainsi bornée entre les limites du berceau et de la tombe. Dans l'intervalle on s'agite pour se procurer les plus possible de jouissances, en écartant l'idée de la mort considérée comme trop importune. L'ambition d'une foule innombrable de gens ne dépasse pas cet horizon : il convient même de leur adjoindre une quantité de pratiquants que l'habitude, les relations ou l'intérêt retiennent dans le cadre des Églises, avec des croyances superficielles qui ne les rendent pas

(1) Voir les numéros de Mai, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Décembre 1918, Janvier et Février 1919.

meilleurs. Il se produit parfois dans leur âme des ouvertures sur l'infini ; ces intuitions par échappées ne les distinguent guère des parfaits incrédules. Que de matérialistes, sinon de doctrine, du moins de conduite, parmi les familiers du sanctuaire, bien pensants, avisés, arrivés, se servant du bon Dieu beaucoup plus qu'ils ne le servent, et, à défaut de valeur personnelle, s'attribuant celle de leur parti ! Pour les uns et les autres, également empêtrés dans la matière avec des préjugés différents, la prison de chair est au fond la seule réalité dont l'existence soit indubitable.

Le spiritisme ouvre largement aux captifs les portes de l'au-delà, puisqu'il leur fournit la preuve des communications entre les morts et les vivants : de là vient son puissant attrait, soit pour instruire, soit pour consoler. Vous obtenez par la table, l'incorporation ou l'écriture automatique des phénomènes tels que ceux d'Abraham Florentine, d'Évangélidès ou de Svens Stromberg, inexplicables à votre avis sans l'intervention de personnalités invisibles. Quelle révélation ! Quelle secousse ! Quel ébranlement des idées généralement reçues ! Vous aviez l'impression que l'espace dans lequel vous vous mouvez est uniquement occupé par des choses tangibles dont la notion se transmet à votre cerveau, une sorte de laboratoire où, tantôt spontanément, tantôt par un effort de la volonté, s'effectue un travail mystérieux aboutissant à des inepties ou à des conceptions grandioses. Or, dans cette immensité, loin de vous et à vos côtés, vivent des êtres doués d'intelligence, d'une condition supérieure à la vôtre, capables d'entrer en rapport avec vous, en sorte que vous êtes environné d'une multitude de témoins. Sans doute les messages de ces invisibles ne répondent pas toujours à votre attente ; songez qu'ils ont à lutter contre des difficultés le plus souvent insurmontables, comme vous en rencontreriez, si vous vous efforciez d'agir dans un milieu non adapté à vos facultés. Quoi qu'il en soit, le moindre signe de vie émané d'eux pose le problème le plus émouvant : quelle est cette personnalité qui pense sans être pourvue de notre cerveau? Elle a nécessairement un organisme éthéré que je distinguerais, si j'avais des yeux perfectionnés, et je suis conduit à me faire de la matière et de la vie une idée toute différente. La matière peut affecter des états extraordinairement subtils qui dépassent mon imagination et la vie n'est pas bornée aux réalisations qui tombent sous le contrôle de mes sens. Je conçois alors combien il est téméraire de prétendre que le fonctionnement d'un cerveau susceptible d'être disséqué est l'indispensable condition de la production de la pensée.

Quel est donc ce monde invisible? Après avoir rendu le dernier soupir, allons-nous habiter une région distante de celle-ci, comme la planète Mars l'est de la Terre? En réalité, nous pouvons rester sur le même plan,

mais avec des impressions différentes. Vous êtes un grand artiste ; vous visitez un musée où sont réunis des chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture. Je suppose, chose invraisemblable, que, dans la salle où vous vous arrêtez à contempler des tableaux de maîtres, se trouve, non en liberté, car il en résulterait de regrettables dégâts, mais en cage, un chimpanzé considéré par certains savants comme votre cousin germain, tant il y a de ressemblance entre son cerveau et le vôtre. Vous occupez, l'un et l'autre, le même espace limité par des murs splendidement ornés : n'êtes-vous pas dans des mondes distincts, puisque le chimpanzé, qui a pourtant des yeux, éprouve certainement des sensations auxquelles on ne saurait sans vous offenser, malgré votre modestie, assimiler la jouissance d'un esprit affiné par la culture. Les invisibles présents là, débarrassés de la chair qui vous opprime, n'y sont pas non plus dans le même monde que vous, puisque des facultés que vous possédez maintenant à l'état latent ont pris leur essor, en leur permettant de savourer des merveilles dont vous n'avez aucun soupçon, tout comme le quadrumane. On ne va pas dans l'au-delà à la manière d'un explorateur obligé de franchir une grande distance ; nous y sommes sans nous en douter.

Le spiritisme vous enseigne que vos disparus peuvent être en ce moment près de vous, capables, si vous avez à votre disposition un bon médium, de vous donner des preuves de leur survivance. Une personne, dont le fils a été tué, me disait : « J'attends avec impatience nos séances du dimanche ; il me semble que je reçois de lui une lettre. » Avant d'assister à des expériences d'écriture automatique, elle était si désespérée qu'elle aurait voulu en finir avec la vie ; maintenant son visage est rasséréné, elle cherche à consoler les autres. Assurément l'Église lui enseignait la doctrine de l'immortalité de l'âme ; mais combien plus impressive l'idée, basée sur des faits, que les morts nous avoisinent, séparés de nous pour ainsi dire par l'épaisseur d'un mur à travers lequel, par des moyens variés, ils nous démontrent qu'ils ne sont pas perdus!

Ne vous semble-t-il pas qu'une conviction si réconfortante, pourvu qu'elle soit réelle, est de nature à assainir votre âme? Présentez la meilleure des théories à des hommes diversement doués, vous la verrez produire des résultats différents, ici dénaturés par des superstitions puériles, là resplendissante de noblesse. A quelles misérablesdé formations le spiritualisme de Jésus n'est-il pas exposé dans l'âme de certains dévots qui, sous le couvert des formules consacrées et des pratiques vénérables, abritent leur insignifiance et parfois leur immoralité, avec des préventions de sectaire contre des mécréants plus évangéliques qu'eux au fond. Il serait inintelligent d'exiger du spiritisme qu'il échappât à cet inconvénient ; vous ne sauriez, sans une révoltante injustice, le rendre

responsable des stupidités que des naïfs ou des charlatans mêlent à ses hautes vérités, en les abaissant à leur taille. Ayons donc, après avoir déploré les contrefaçons, le bon sens de le voir à l'œuvre chez des hommes compétents et sérieux, de même que nous jugeons le christianisme par ceux qui le représentent dignement et non par les aigrefins qui cherchent à l'exploiter. Si vous croyez que les disparus sont près de vous, témoins de vos actions et de vos pensées, vous serez pénétré de la crainte de mériter leur réprobation. Cette appréhension d'une justice occulte ne vous rendra certes pas impeccable, car il y a des tares du caractère qui persistent malgré le changement des idées : il est si difficile de se mettre d'accord avec soi-même ! Cependant, en surveillant davantage votre conduite, vous l'améliorerez, et, parce que vous penserez plus sainement, vous obtiendrez le bénéfice d'agir mieux.

Ces juges ne sont pas eux-mêmes parvenus à la perfection ; situés à divers degrés de l'échelle spirituelle, suivant la vie qu'ils ont menée ici bas, il ne leur suffit pas d'être affranchis du joug de la chair pour s'immobiliser dans la béatitude. Ils conservent leur mentalité avec la faculté d'évoluer et de pouvoir, en se perfectionnant, conquérir la récompense de leur travail. Après avoir atteint une cime, ils en entrevoient d'autres du haut desquelles s'offrent à leur vue des horizons nouveaux. Suivant la doctrine très défendable des vies successives, les disparus sont destinés à se réincarner, aussi souvent que l'exige la nécessité de réparer leur passé, jusqu'à ce que, suffisamment évolués, ils soient aptes à poursuivre leur carrière dans des sphères supérieures. Cette théorie nous éloigne du vieux dogme des peines éternelles. Faut-il, pour conserver des sanctions à la loi morale, dépasser les limites d'une justice vraiment équitable et le coupable n'est-il pas assez puni de ses fautes, quand il a plus ou moins longtemps senti l'aiguillon du remords?

A ces divers avantages le spiritisme ajoute celui d'occuper une place intermédiaire entre l'orthodoxie et le rationalisme.

Selon l'orthodoxie, Dieu a surnaturellement révélé aux hommes la vérité ; mais, comme cette vérité ne saurait, sans danger de variations et de fausses interprétations, être livrée au jugement des simples particuliers incapables d'en discerner le véritable sens, il a, dans sa sagesse, institué une Église douée du privilège de l'infaillibilité dont la mission consiste à enseigner le dogme qui sauve et se résume dans la personne du Christ rédempteur. La doctrine repose donc sur un fait miraculeux, immuable, avec une suite de développements qui sont, à travers les âges, la conséquence d'une évolution logique et non celle d'une pensée qui se contredit. Le premier devoir du fidèle est de se soumettre à la direction du prêtre qui, de la naissance à la mort, le tient par la vertu

magique des sacrements, en le garantissant contre les périls du libre examen. Il vit de la sorte, non dans des abstractions le plus souvent inaccessibles, mais dans un milieu approprié où l'idée religieuse se présente sous une forme concrète, enveloppée de mystère, d'autant plus séduisante pour l'imagination. C'est grâce à son caractère essentiellement positif que le catholicisme exerce une influence considérable, malgré le vent d'émancipation qui souffle sur la nouvelle génération.

Le rationalisme s'inspire d'une méthode différente. Bien des gens s'imaginent qu'il faut absolument, pour aller à la religion, passer par le dogme révélé tel que l'enseigne l'Église infaillible. Il y a pourtant des philosophes animés d'un esprit profondément religieux, c'est incontestable, professant le plus pur spiritualisme et croyant au Dieu personnel et à la vie future avec une élévation morale qui les met au niveau des meilleurs d'entre les pratiquants. Vous avez le droit de les bannir de votre culte, parce qu'ils en rejettent la confession de foi ; il n'est pas en votre pouvoir de les exclure du royaume des cieux, parce que les limites de celui-ci sont plus reculées que celles d'une secte. Ces penseurs, pieux à leur manière, n'admettent que le droit de la raison librement consultée ; ils se livrent à des spéculations hardies sur l'entendement humain, le fond de l'être, la Providence, le problème du mal, le libre arbitre, le mystère des origines et des fins, et ils aboutissent, par une argumentation abstraite, en s'appuyant sur des données scientifiques, à des conclusions solides peut-être, incomprises du vulgaire assurément. Leur enseignement destiné à de patients initiés ne dépasse pas l'enceinte des écoles, ou, s'il atteint la masse, c'est par des intermédiaires inévitablement très superficiels qui le traduisent en maximes pratiques, sans la rébarbative armature. L'observateur attentif en discerne l'influence dans le théâtre, le roman, les modes, les mœurs, répandue partout comme une atmosphère invisible. Quoi qu'il en soit, il ne saurait susciter des institutions populaires, étendues, durables.

Le spiritisme, positif comme l'orthodoxie et rationaliste comme la philosophie, concilie les deux tendances, en apparence incompatibles, pour constituer un esprit nouveau. Positif, il repose inébranlable sur des faits sévèrement contrôlés qui donnent à ses instructions un attrait passionnant, puisque, indépendamment de leur caractère supranormal, susceptible d'impressionner l'imagination de tous, ils nous apportent la révélation de l'au-delà où les disparus bien vivants nous attendent, où les injustices d'ici bas sont réparées. Mais ces faits, dus à des forces naturelles, ne rentrent pas dans la catégorie des miracles; il ne s'agit pas d'une révélation accordée, par une faveur spéciale de la Providence, à une Église privilégiée. Ils se produisent dans tous les pays, quelle que

soit leur religion, et chaque individu a le droit de les utiliser, sans qu'un clergé officiel ait celui d'intervenir pour lui imposer une direction. Le spiritisme est donc rationaliste.

On pourrait reprocher à bon nombre de ses adhérents d'insister trop exclusivement sur la question de l'au-delà et de ne pas se tourner assez du côté de Dieu. Cette tendance s'explique et, dans une certaine mesure, se justifie par les maux dont la vie est empoisonnée, surtout à notre époque où la guerre a formidablement multiplié les deuils. Si, parmi les éprouvés, beaucoup ne croient plus à rien et, dans leur désespoir, irritent comme à plaisir la plaie de leur âme par des imprécations contre le destin, d'autres au contraire, avides de consolation, épouvantés par le néant, se précipitent dans une doctrine qui proclame la survivance d'êtres adorés, avec l'espoir d'en obtenir des communications. La valeur du spiritisme se borne presque pour eux à cette satisfaction. C'est de l'égoïsme, mais bien excusable. Dans la crise de détresse et d'effarement, on est obsédé par l'unique pensée du disparu qui a laissé l'impression d'une dévastation universelle. Cependant l'idée de l'au-delà se lie étroitement à celle de Dieu. Comment serions-nous rassurés, si nous n'avions pas des raisons de croire que nous sommes dans ce monde comme dans une maison sagement administrée par un père qui veut le bonheur de ses enfants? Néanmoins pourquoi la douleur? Quel problème ! Le spiritisme nous met-il en bonne disposition pour l'envisager?

(*A suivre.*) Alfred BÉNÉZECH.

Vers la Vie Eternelle

Un grand cœur vient de s'éteindre.

Mme Camille Flammarion, la femme de l'illustre astronome dont les œuvres sont connues dans le monde entier, est passée doucement dans l'Au-delà le 22 février dernier. La cérémonie, purement civile, a eu lieu le 1er mars à l'Observatoire de Juvisy, où a été inhumée la dépouille mortelle.

Mme Camille Flammarion était la petite-fille d'Étienne Hugo, officier de l'Empire décoré par Napoléon Ier, parente par sa mère de Victor Hugo et nièce du général Charles Hugo.

Son incessante et savante collaboration aux travaux de son mari lui avait fait attribuer le prix Janssen, qui lui fut remis par le fondateur

lui-même, Président de la Société Astronomique et Directeur de l'Observatoire de Meudon. A cette occasion, M. Janssen s'exprimait ainsi :

« Messieurs, en vous proposant d'attribuer le PRIX JANSSEN à Mme CAMILLE FLAMMARION, je suis sûr d'obtenir non-seulement votre approbation, mais même votre acclamation, et j'ajoute que si toutes les Sociétés scientifiques étrangères étaient consultées, cette acclamation deviendrait universelle.

« C'est qu'en effet, Messieurs, l'éminente compagne de notre cher secrétaire général a acquis des droits à la reconnaissance de tous les amis de notre belle Science astronomique. Elle a été non seulement la collaboratrice assidue et le secrétaire perpétuel de son mari (et ici ce mot est encore plus exact qu'à l'Académie) dans l'œuvre si considérable qui a rendu le nom de FLAMMARION populaire à juste titre ; elle a fait plus. Elle a été astronome à son heure et a aidé par ses observations son mari dans ses mesures d'étoiles doubles à l'Observatoire de Paris.

Mais ce ne sont pas là tous les titres de Mme Flammarion à notre reconnaissance ; elle a contribué à la création de cette Société astronomique de France, par son activité si dévouée et par l'aide qu'elle a constamment apportée à son mari, et M. Flammarion se plaît à reconnaître tout ce qu'il doit à sa femme en cette circonstance.

. . . . . .

« Enfin, Mme Flammarion a aussi contribué à la création de l'Observatoire de Juvisy, œuvre d'un haut intérêt, due à la générosité d'un admirateur de Flammarion. »

. . . . . .

Déjà, ses travaux à l'Observatoire de Paris en collaboration avec son mari, lui avaient valu les palmes d'officier d'Académie, et, quelques années plus tard, la rosette de l'Instruction publique. Nous estimons que ce ne fut pas assez et qu'une plus haute récompense aurait dû être placée sur la poitrine où palpitait un cœur si noble et si grand.

Comme écrivain, Mme Flammarion, quoique toujours modeste, ne fut pas inférieure à sa renommée, et les charmantes productions littéraires qu'elle publia sous le pseudonyme de Sylvio Hugo, obtinrent un franc et légitime succès.

Bien longtemps avant l'atroce guerre qui vient à peine de prendre fin, Mme Flammarion avait fondé une Société de dames pour amener, par le désarmement général, le règne de la Paix sur la Terre. Elle n'eut pas le bonheur de voir se réaliser son rêve généreux et l'on peut dire que les grands chagrins qu'elle a éprouvés au cours de l'affreuse tuerie qui a inondé de sang les champs de bataille, ont sensiblement avancé le

moment où cette âme d'élite a rompu les derniers liens terrestres et pris son élan vers le ciel.

Nous comprenons le vide immense que doit faire dans l'existence du Maître, le départ de la compagne qui, pendant près d'un demi-siècle a veillé sur lui, l'encourageant dans ses travaux, le soutenant aux heures de doute, et toujours le faisant monter plus haut dans son ascension vers la gloire par la seule force de son immense affection.

Nous savons tout le déchirement que l'on éprouve lorsqu'arrive, dans des conditions pareilles, le moment de la séparation ici-bas. Malgré tout, un désespoir profond s'empare de nous lorsque nous voyons vaciller la dernière lueur d'une vie prête à s'éteindre et que nous ne pouvons rien pour la retenir !

Profondément émus et pénétrés de la plus ardente sympathie, nous sommes tout avec l'illustre Maître dans cette cruelle épreuve ; mais l'homme si grand, le philosophe admirable qui a écrit les pages sublimes que nous connaissons sur l'immortalité de l'âme et sa merveilleuse destinée à travers les mondes qui gravitent dans l'infini des cieux, cet homme qui écrit avec tout l'enthousiasme d'un grand poète, et dont le savoir scientifique atteint les plus hauts sommets du génie, cet homme sait très bien que sa compagne fidèle n'est pas perdue et que souvent sa grande âme viendra se réfugier près de lui.

Et ce sera son plus précieux réconfort, ce qui lui permettra d'attendre dans une parfaite sérénité la fin de sa mission sur notre planète terrestre.

Dieu veuille le conserver à notre admiration pendant de longues années encore, pour les progrès incessants que ses travaux multiples font réaliser à l'Humanité.

Nous publierons dans notre prochain numéro un compte rendu de la cérémonie civile qui a eu lieu à l'Observatoire de Juvisy à l'occasion de l'ensevelissement.

KERMARIO.

L'Esprit indivisible au regard d'un Dieu unique et d'une Substance unique

---

Un des avantages du spiritisme aura été de faire ressortir l'insuffisance des théories matérialistes et la nécessité d'un système qui s'adapte mieux aux faits. Burdin jeune et Dubois (d'Amiens) le reconnaissaient déjà en 1841 ; ils écrivaient dans leur ouvrage sur le *Magnétisme animal :* « Il faut le dire cependant, un bon, un vrai système serait le chef-d'œuvre

de l'esprit humain. » Chacun a le sien auquel il tient d'ordinaire beaucoup. Nous avons forgé le nôtre et il nous a donné satisfaction. Nous demandons aux lecteurs de la *Revue* la permission de l'exposer très sommairement au cas où il présenterait pour eux quelque intérêt.

A la différence des théories matérialistes, toutes basées sur l'*unité de substance*, nous répartissons celle-ci en trois groupes correspondant à ses manifestations actuelles : *intelligence, forces, matière*, sans rien préjuger des transformations possibles. Ce n'est là qu'une classification ayant, comme toutes, l'avantage de diviser un sujet afin de mieux étudier chaque partie, et aussi de le présenter sous un aspect particulier, ce qui est sa caractéristique propre. Cette classification est plus naturelle qu'artificielle car chaque groupe se différencie bien des autres : La matière est inerte ; les forces sont des causes de mouvements ; matière et forces sont aveugles, l'intelligence possède le discernement.

Observons chacun des trois groupes au point de vue de la divisibilité Nous reconnaîtrons facilement que la matière et les forces sont essentiellement divisibles alors que nous serons portés à considérer l'intelligence comme constituée par des unités indivisibles auxquelles convient très bien la dénomination d'esprits. Et l'esprit sera, pour nous, le siège de l'intelligence.

L'indivisibilité de l'esprit peut être examinée à deux points de vue bien distincts : comme correspondant à une réalité et comme hypothèse. Les raisons en faveur de la réalité ne peuvent être exposées qu'en un article à part, et l'hypothèse n'a pas besoin d'être appuyée sur elles ; il suffit qu'elle soit féconde en explications et en aperçus nouveaux, qu'elle permette de tirer d'un fait des conséquences qu'on n'avait pas encore remarquées ; elle aura alors pour le moins autant d'importance qu'une grande découverte, bien qu'on discute encore si l'esprit est indivisible ou s'il ne l'est pas.

L'esprit indivisible est par cela même indestructible et éternel ; il n'a pas été créé et il ne saurait périr ; il survit au corps et peut se manifester après la mort de celui-ci, communiquer par divers moyens avec les vivants, leur apparaître, présider à des matérialisations, etc. Dans cette hypothèse, les divers phénomènes spirites s'expliquent facilement, et la pluralité des existences de l'âme en découle naturellement car il ne serait pas admissible que l'esprit immortel n'en ait qu'une seule. Et toutes ces déductions sont confirmées par les faits et bien en harmonie avec eux. Il en est tout autrement si on s'en tient à l'unité de substance car elle ne permet d'admettre comme siège de l'intelligence qu'un cerveau organisé qui perd toutes ses facultés dès qu'il est entré en décomposition et

ne peut survivre au corps dont il a fait partie ni se livrer à des manifestations posthumes.

Le *théisme* a longtemps lutté avantageusement contre le *matérialisme*. Il a échoué devant le problème du mal. Comment un Dieu omniscient et créateur peut-il avoir fait l'homme faillible et sujet à tous les maux dont il souffre? On a beau dire qu'il a voulu lui laisser le mérite de la perfection ! La supériorité de l'inventeur consiste à faire une œuvre parfaite et non pas à la laisser se perfectionner elle-même. Tandis que l'esprit incréé est, par définition, libre et responsable, sans pouvoir imputer ses fautes à un auteur que l'hypothèse n'admet pas. Et c'est bien ainsi que l'homme se présente au bon sens : jouissant de liberté et assumant la responsabilité de ses actes.

Notre système n'admet qu'une seule nature d'intelligence, avec existence éternelle des individualités qui la composent. Tandis que dans le théïsme il y en a deux : l'une éternelle et créatrice, l'autre créée et par suite périssable. Au lieu d'un Dieu unique président à tout dans un univers sans bornes, il suppose un monde infini d'esprits à tous les degrés de puissance et de perfection, s'occupant chacun selon ses aptitudes, ses goûts, ses désirs, sans exclure en aucune façon l'organisation, la hiérarchie et la méthode parmi eux. Dans cet ordre d'idées, la terre ne saurait être le centre et l'homme le but de la création ni le plus haut représentant de l'intelligence universelle, mais bien l'incarnation d'esprits dont le degré d'élévation est compris entre certaines limites et dont les diverses tendances ont de l'affinité entre elles ; alors que d'autres astres sont affectés à des classes et groupements différents. Mais la divinité ainsi conçue n'est pas sans avoir des rapports d'analogie assez étroits avec l'humanité puisqu'elles sont constituées l'une et l'autre, dans leur essence principale, par des esprits, ou unités de l'intelligence.

Dès lors qu'on admet que l'intelligence est le privilège d'esprits innombrables, indestructibles, éternels, parmi lesquels certains possèdent la puissance, la sagesse et la perfection au suprême degré, il est tout indiqué que ces esprits aient organisé en tous les points de l'univers une justice permanente, inflexible, parfaite, attribuant à chacun d'eux la récompense ou la punition de ses actes suivant qu'ils sont bons ou mauvais. Car les hommes, dont la vie est courte et qui sont dominés par des passions et des intérêts matériels, en ont organisé une parmi eux en rapport avec leurs lumières, leur prudence et leur sentiment du droit. Et cette justice humaine est partout l'œuvre des plus éclairés. Nous avons ainsi la conception de l'origine d'une justice immanente qui s'impose à notre observation et à notre conscience et qui est inexplicable dans l'hypothèse de l'unité de substance, bien qu'on reconnaisse

généralement son existence. Et cette justice immanente, une fois admise dans sa source, nous fournit la meilleure et la vraie base de la morale, si nécessaire dans les relations sociales et la vie de l'homme, qu'aucune théorie philosophique n'a osé la renier, bien que ne sachant comment l'asseoir.

Nous ne choisissons pas la famille et le milieu dans lesquels nous venons au monde, notre constitution, notre caractère, la bonne conformation ou les difformités, un corps sain ou sujet à la maladie, nous en sommes dotés en naissant ; bien des circonstances influent sur le choix de notre carrière, et en la parcourant, nous sommes affectés d'une bonne ou d'une mauvaise chance. C'est là une destinée qui a tous les caractères d'une décision divine dont l'exécution se poursuit à travers les existences successives ; car, si le lien personnel nous échappe, il n'y a aucune situation qui ne puisse être considérée comme la conséquence d'une conduite antérieure. Et dans une même vie, ne voyons-nous pas, le plus souvent, les fautes suivies de leurs conséquences et les bonnes actions récompensées. L'impunité dans quelques cas, d'ordinaire les plus graves, ne se comprendrait pas. Dans l'hypothèse où nous nous plaçons, il est rationnel d'admettre que les actes qui n'ont pas été sanctionnés dans le cours d'une existence le seront dans la suivante. D'ailleurs, l'étude scientifique des voyants nous apprend que nous sommes tous soumis à un destin inexorable auquel il est impossible de se soustraire, et qui cependant a une cause. Mais, tout en subissant les événements imposés, nous avons une certaine liberté de conduite, variable d'un sujet à un autre, et qui est le fondement de la justice répressive et de la vie sociale. De tout cela nous déduirons que nous tissons nous-mêmes, au jour le jour, notre avenir par la manière dont nous nous comportons en présence de la fatalité, et qu'une fois le fait accompli, les conséquences se sont attachées à nous et nous devons les subir tôt ou tard. C'est ainsi que nous résoudrons la question si discutée du *déterminisme* et du *libre arbitre*, reconnaissant leur concomittance et fixant le rôle de chacun.

Les esprits n'ayant pas été créés, mais existant de toute éternité, il ne saurait y en avoir d'assujettis originellement à d'autres. Les seules dépendances pouvant être conçues sont celles résultant des rapports sociaux et de la supériorité morale, et elles ne sauraient autoriser aucune atteinte aux biens et à la liberté de qui que ce soit, en observant toutefois que la liberté de chacun a pour limite celle d'autrui. Ces principes sont la condamnation des potentats et des démagogues, de tous ceux qui s'imposent au peuple et vivent à ses dépens sans lui rendre des services équivalents aux profits qu'ils s'adjugent. Difficilement atteints durant leur

vie présente, il est juste que la divinité les punisse dans la suivante. Toutes les difficultés sociales ont leur source dans la violation de la liberté et des droits d'autrui, que ce soit le fait des gouvernants, des subordonnés ou des concitoyens. Notre doctrine tendra donc à la bonne harmonie dans l'État et parmi le peuple en faisant ressortir le principe dont elle dépend et en permettant de rappeler à chacun ses devoirs et la sanction qui s'attache à leur inobservation. Quelle base peut-on trouver dans l'*unité de substance* pour condamner les perturbateurs de l'ordre public? pour recommander le respect de la liberté et des droits d'autrui? pour rappeler leurs devoirs à ceux qui nous gouvernent?

Notre hypothèse s'adaptera très bien au *transformisme*. Mais, au lieu de faire dépendre l'évolution du simple jeu de forces aveugles, il la placera sous la direction intelligente des esprits, organisant ces forces en vue d'un but à atteindre. Et cela de la même façon que dans les constructions navales, par exemple, chaque type de bâtiment, après avoir été conçu par les ingénieurs, fait l'objet de plans que les ouvriers exécutent ensuite. Le savant qui n'admet autre chose que les forces naturelles se comporte comme le spectateur qui attribuerait la construction d'un navire au seul travail des ouvriers parce qu'il n'aperçoit qu'eux sur le chantier. Mais cette façon de voir est la seule que permette l'hypothèse de l'unité de substance, car, pour elle, il n'y a pas d'esprits. Les mutations brusques seront pour nous la règle, alors que nos antagonistes ne pourront concevoir que des modifications insensibles, quoique inopérantes. Et les faits seront en notre faveur.

Nous voyons la possibilité pour notre propre intelligence de se développer toujours de plus en plus et d'arriver même progressivement jusqu'aux plus hauts sommets de l'intelligence divine, à la condition de se conformer à la loi que celle-ci a établie et qui trouve un écho dans tous les cœurs bien nés, d'y persévérer sans relâche et de tendre toujours vers cette fin. Nous serons affranchis de la perspective effrayante du néant, qui n'est même pas une consolation pour le malfaiteur, mais un refuge trompeur. Noble émulation, la plus capable d'améliorer la vie présente et de bien préparer celle à venir. Tandis que le dogme de l'unité de substance limite les ambitions de chacun à s'élever le plus haut parmi ses concitoyens, à les dominer, à s'en faire aduler, avec l'anéantissement pour aboutissement final. Quel découragement pour celui qui réfléchit !

Ce n'est pas que parmi les matérialistes il n'y ait des gens vertueux, pouvant être moralement supérieurs à ceux qui professent des idées opposées parce que le fond inconscient n'est pas immédiatement transformé par les convictions du moment. Cela fait partie des mensonges du caractère si bien étudiés par Fred-Paulhan. Mais il n'est pas moins

vrai que les opinions de surface influent dans une certaine mesure sur la nature intime de l'individu pour l'orienter peu à peu vers elles, comme une force nouvelle modifie, quoique légèrement, la résultante d'un groupe beaucoup plus important.

De même la conduite, le caractère, sont parfois au-dessous des opinions professées. Mais celles-ci n'en exercent pas moins une certaine influence en orientant les pensées dans leur sens. De telle sorte que, quel que soit le fond moral d'un individu, il est toujours avantageux pour lui de prendre pour guide un système philosophique qui l'aiguille vers un idéal supérieur.

Ces quelques aperçus, quoique beaucoup trop succincts, donneront une idée de celui que nous avons adopté.

Édouard GUIBAL.

TOLSTOÏ

Sceptique — Religieux — Moraliste — Socialiste.

Tolstoï Mikalaevich (comte), Isnaïa-Poliana. Il eut pour instituteur Saint-Thomas, un Français, qui l'initia à la littérature française du XVIIIe siècle, principalement aux écrits philosophiques de Voltaire et de J.-J. Rousseau.

Élevé dans la religion chrétienne orthodoxe, à l'âge de vingt ans, il répudiait toutes ses idées religieuses, tombait dans le scepticisme et l'athéisme, se livrait à une « vie d'orgies, de duels et de jeu ». Il vécut ainsi pendant toute son existence d'étudiant, d'après son propre aveu.

En quittant l'Université, en 1847, il alla se fixer dans sa ville natale et commença à écrire des romans russes.

Après de longues méditations sur le sens de la vie, il écrivit sa profession de foi en ces termes :

« Je ne puis plus avoir foi en la religion qui m'a été enseignée dès mon enfance et qui disparut dès que je fus maître de mes pensées. Plus j'observais et plus m'apparaissaient l'hypocrisie et l'intérêt qui guidaient mes mystificateurs, et la bêtise et l'entêtement, et la crainte qui distinguaient les mystifiés.

« Outre les contradictions intérieures de cette religion, sa bassesse, sa cruauté, puisqu'elle nous représente Dieu comme inexorable pour les hommes, la principale raison qui m'a empêché de l'accepter était l'exis-

tence simultanée, avec notre christianisme orthodoxe, du christianisme catholique, luthérien, anglican, toutes confessions dont chacune affirmait être la seule vraie. Je savais aussi qu'à côté de ces doctrines chrétiennes existaient encore des religions bouddhiste, brahmaniste, mahométane, confucienne, etc., qui, également, se considéraient comme les seules vraies et toutes les autres comme erronées.

« Je n'ai donc pu revenir à ma foi d'enfance ni adopter celles des autres peuples, parce que toutes contenaient les mêmes contradictions, les mêmes insanités, les mêmes miracles ; toutes s'entreniaient et surtout exigeaient des fidèles une confiance aveugle.

« En somme, je ne trouvais pas dans ces croyances le soulagement de mes souffrances. Mon désespoir allait m'entraîner au suicide (1). »

La solution du problème de la vie, il la trouva, dit-il, dans la lecture de l'Évangile. Mais, par une étrange contradiction, il s'étudie, dans les premiers chapitres de son livre, à montrer l'insuffisance des anciennes doctrines religieuses et la nécessité d'une nouvelle, correspondant au degré de civilisation. Il donne pour raison, paraphrasant ainsi les termes de sa préface, que les anciennes doctrines satisfaisant de moins en moins les besoins de l'âme humaine, les hommes ont compris qu'ils ne pouvaient atteindre le bonheur recherché dans ce monde, que leur confiance en l'enseignement des prophètes diminue progressivement, ne concordant pas avec les nouvelles conceptions de l'univers.

« A une certaine époque de leur développement, dit-il, les hommes pouvaient croire que Dieu avait créé le monde six mille ans auparavant, que la terre était le centre de l'univers, que sous la terre se trouvait l'Enfer, que Dieu était descendu sur la terre, puis remonté au ciel. Mais vint un moment où ils ne purent plus y croire, parce qu'ils savaient que le monde existe, non pas depuis six mille ans, mais depuis des centaines de mille ans, que la terre n'est pas le centre de l'univers, mais une toute petite planète, en comparaison des autres corps célestes, que rien ne peut se trouver sous la terre, parce qu'elle forme un globe.... »

Ces lignes sont en complète contradiction avec la Bible, mais, s'il ne trouve pas une explication plausible des phénomènes de la vie dans les religions, Tolstoï s'arrête à la solution fournie par les enseignements de Charité et d'Amour de Jésus-Christ, dont il montre la véritable signification. Pour lui, l'homme est un être spirituel et son séjour sur terre est une naissance continuelle. Si avant tout il désire le bonheur, ce n'est que lorsque son désir est conscient et qu'il doit se rapporter à l'existence collective. Sa raison devenant plus lucide lui démontre que son *moi*

(1) *La Vraie Vie*, préface (1901), Fasquelle édit.

conscient n'est pas le corps mortel et que le désir du bonheur est impersonnel, c'est-à-dire qu'il se rapporte à tout ce qui existe.

« Ce bonheur collectif est, ajoute-t-il, le principe vital des existences ; il est ce que nous appelons Dieu... Dès que le désir du bonheur s'est manifesté chez l'homme, d'abord dans la vie animale et individuelle, il s'étend à la vie des êtres qu'il aimait, et enfin, avec le réveil de sa conscience, à l'humanité tout entière. Et cette dernière aspiration est le principe de toute vie, c'est l'Amour, c'est Dieu, c'est le Père.... Les sages n'ont-ils pas dit qu'on devait forger en faucilles et en charrues les lances et les glaives?

« D'après la raison, cette œuvre de fraternité universelle est une œuvre divine, et nous sommes appelés à y participer parce que l'aspiration de l'être spirituel qui naît en nous — l'Amour — nous y engage. »

Voici plus de vingt ans que Tolstoï écrivait son livre, — et cet amour fraternel des hommes s'est manifesté par la plus effroyable guerre qui ait ensanglanté notre globe. Devons-nous espérer une modification dans l'esprit du genre humain?....

Continuons notre étude. Le grand philosophe russe croyait que notre corps d'aujourd'hui représenté comme un corps isolé a été jadis « DANS UNE VIE ANTÉRIEURE », une réunion de choses aimées, que l'Amour les avait réunies dans un seul tout, et que cet Amour se fait sentir encore dans notre Vie individuelle, que cet Amour nous réunira dans une « VIE FUTURE », avec un être unique qui nous sera aussi proche que notre corps nous l'est aujourd'hui.

Pour en arriver là, Tolstoï nous prévient qu'il y a des obstacles à supprimer à la manifestation de l'Amour. C'est maintenant le philosophe qui indique ces obstacles. Pour les vaincre, il faudra supprimer :

1° Les fautes, « *les péchés* », comme il les appelle, résultant du plaisir instinctif du bien personnel ;

2° Ceux qui résultent des traditions transmises par les mœurs et les institutions ;

3° Ceux provenant de la tendance à augmenter de plus en plus le bonheur égoïste. Les uns sont innés, les autres héréditaires. Ces principaux « *péchés* » sont : la sensualité, l'oisiveté, la vénalité, l'ambition, la luxure, l'ivresse.

Il les étudie ensuite comme moraliste et comme socialiste. Il les condamne dans leurs conséquences funestes, au point de vue des malheurs qui frappent individuellement les coupables et des souffrances de leurs semblables. Et en les supprimant radicalement, la terre deviendrait un paradis idéal.

Dans un chapitre consacré aux *séductions*, qu'il considère comme des

pièges où l'on est attiré par un semblant de bien et où on trouve sa perte, il s'exprime ainsi sur la séduction sociale :

« Nous avons établi le droit de propriété ; les uns possèdent la terre et les instruments de travail, les autres ne possèdent rien. Cette possession injuste des uns est considérée comme si elle donnait le droit d'emprisonner, d'exécuter ceux qui se révoltent contre cet ordre de choses. De là, il paraît juste d'entretenir une armée, d'être prêt à tuer les hommes d'une autre nation. Cette séduction sociale mène aux crimes collectifs les plus effroyables, aux exécutions capitales, aux guerres, à l'institution du prolétariat. »

Or, comment se pratique la séduction sociale? D'abord par les chefs du pouvoir, parce que les peuples qui les soutiennent l'exigent. Ensuite par leurs subordonnés qui ont juré une obéissance absolue à ces chefs C'est l'avis de Tolstoï.

Le philosophe socialiste ajoute : « Ainsi, misère et oppression des uns, satiété et oisiveté des autres, répartition inégale des biens ; luttes, rixes, procès, guerres, débauches et sauvagerie : tels sont les résultats des séductions sociales. » Il explique celles-ci parce qu'il y a dans les sociétés deux catégories d'hommes : les uns aptes à connaître les vérités, comprenant la vie grâce à la lumière qui se fait en eux, pionniers de la vérité nouvelle, les autres, moins avancés, conservant les anciennes idées de la vie, défendant l'organisation sociale établie. Et ils ont pour auxiliaires principaux les hommes qui se disent les intermédiaires entre l'homme et Dieu, les prêtres, instituteurs de la jeunesse agissant par la suggestion pour lui faire accroire les absurdités, les mensonges et les superstitions de leur culte.

Mettant ses opinions en pratique, Tolstoï renonça à son aristocratie de naissance et à son existence antérieure ; il voulut adopter la vie rustique, et il en arriva à croire que la rénovation du monde ne peut se faire que par le travail manuel et individuel. Alors, il abandonna ses relations, se mit à labourer la terre, se livra à de durs travaux manuels, répudia les richesses et le luxe qu'il tenait par héritage de sa famille, sans renoncer cependant à écrire ses meilleures œuvres littéraires, artistiques, morales et religieuses, qui le firent excommunier par le Saint-Synode, en 1891, comme hérétique, en raison de son naturisme mystique objectivant ses pensées vers le christianisme primitif, et les doctrines essénniennes, malgré son attachement à la vie de famille, depuis son mariage.

D'après ce que nous venons d'exposer sur les convictions de Tolstoï, on comprend quelle fut sa conclusion sur *ce que peut attendre l'homme dans sa vie future :* « Ce qui est certain et indiscutable, dit-il, c'est la

pensée qui a été émise par le Christ, en mourant : « Mon Père, je remets mon âme entre tes mains. » Cette certitude est qu'en mourant, je retourne là d'où je suis venu. Et si je crois que ce dont j'émane est l'Amour conscient, je retourne avec joie vers Lui, sachant que le bonheur m'attend. Loin de craindre, je me réjouis du passage de cette vie à celle qui m'est réservée. »

Comme on le voit, toute la philosophie de Tolstoï est due à l'intuition, à un idéal de Charité et d'Amour pour ses semblables, au renoncement à toutes les séductions de la vie matérielle. Sans doute, il y a un certain mysticisme dans sa doctrine. Mais c'est dans son ensemble qu'il faut juger son œuvre, et ne pas exagérer ses idées socialistes, qu'il n'a pas voulu traduire d'ailleurs en dogmes politiques. On tomberait alors dans l'anarchie, dans le bolchévisme des gardes rouges. A un degré de plus on arriverait à compromettre toute civilisation, de même qu'en chimie, avec un équivalent de moins le sublimé n'est que du calomel et qu'avec un de plus le médicament devient du poison.

Dr Edm. DUPOUY.

La Physiologie dite supra-normale et les Phénomènes d'Idéoplastie

(Suite et fin)

Tout d'abord, peut-on objecter, si la physiologie normale et supra-normale relève d'un même processus biologique, d'où vient leur diversité apparente? Pourquoi l'une est-elle régulière ; l'autre exceptionnelle, soustraite aux contingences habituelles, celles de temps, d'espace, de conditions génératrices, etc.? Nous répondrons que la physiologie dite normale est le produit de l'activité organique telle que l'a faite l'évolution. L'idée directrice et créatrice se détermine normalement dans un sens donné, le sens de l'évolution de l'espèce, se conforme au sens de cette évolution.

La physiologie supranormale, au contraire, est le produit d'une activité idéoplastique orientée dans un sens divergent, par un effort anormal de l'idée directrice.

Pour expliquer cette activité divergente, en dehors des contingences

habituelles, il n'est nul besoin d'invoquer une capacité miraculeuse ou supranormale. La logique scientifique comme la logique philosophique sont d'accord pour recourir à une explication plus simple et plus satisfaisante.

Les capacités idéoplastiques anormales, tous les pouvoirs d'apparence mystérieuse sur la matière, prouvent simplement ceci : les lois qui président au monde matériel n'*ont pas la rigueur inflexible et absolue que l'on croyait ; elles n'ont qu'une valeur relative.* Elles peuvent donc être temporairement ou accidentellement modifiées ou suspendues.

Soit, dira-t-on. Mais le mystère n'est éclairci qu'en apparence :

« Vous parlez d'idée directrice en biologie. Cette idée directrice, quelle est-elle? d'où vient-elle?

« Vous parlez d'un pouvoir idéoplastique organisateur et directeur du complexus organique. Ce pouvoir, à qui appartient-il? Quelle est sa provenance? L'idée directrice, les capacités idéoplastiques ne dépendent pas de la conscience en laquelle nous avons l'habitude de résumer, de localiser tout notre moi. Elles surgissent des profondeurs d'un Inconscient mystérieux et impénétrable. Qu'il s'agisse de physiologie normale ou de physiologie dite supranormale, le dynamisme biologique est également inconscient.

« La volonté consciente et directrice de l'être n'a pas d'action sur les grandes fonctions organiques et elle n'intervient pas dans les matérialisations idéoplastiques qui semblent parfois, sinon toujours, produites aux dépens de la substance de l'être, mais en dehors de lui, par des entités différentes et distinctes.

« Donc, parler d'idéoplastie, de modelage de la matière par l'idée, de dynamo-psychisme subconscient organisateur, c'est simplement reculer le mystère, ce n'est pas le supprimer. L'énigme, plus lointaine, n'en est pas moins insoluble. »

Insoluble, non.

Ce qui est vrai, c'est qu'à partir des données élémentaires que nous avons fait ressortir de notre démonstration, c'est-à-dire de la triple notion de l'unité de substance, du dynamisme organisateur et du conditionnement de ce dynamisme par l'idée, le problème biologique se complique formidablement.

Il n'embrasse plus seulement la physiologie, mais la psychologie, toutes les sciences naturelles et la philosophie.

En un mot, il ne s'agit plus seulement de la vie, mais de la constitution et de l'évolution de l'Univers et de l'Individu.

Ce problème formidable, peut-il être abordé en partant des faits, de

nos connaissances bien établies et des inductions rationnelles qu'elles comportent?

Je n'hésite pas à répondre oui.

N'est-il pas évident, par exemple, que les notions que nous venons d'acquérir sur la nature et la genèse des matérialisations apportent une confirmation éclatante à la grande hypothèse métaphysique, d'après laquelle les diverses, les innombrables apparences des choses ne sont que des représentations temporaires d'un principe unique, essentiel et permanent?

C'est ce que la physiologie dite supranormale démontre *pour l'individu*. Les organes divers n'apparaissent plus que comme des représentations de sa substance unique ; elle-même représentation primordiale du dynamo-psychisme essentiel de l'être, qui conditionne tout, qui est tout. Il en est de même *pour l'univers*. Comme l'individu, l'univers se résoud, en dernière analyse, dans un dynamisme supérieur, et ce dynamisme supérieur est lui-même conditionné par l'Idée, comme disait Platon, ou comme disait Schopenhauer, par la Volonté.

Mais ces mots d'Idée, de Volonté, ne doivent plus, désormais, être considérés comme désignant des entités métaphysiques. Ils doivent être pris dans un sens concret. Les notions d'Idée, de Volonté doivent être ramenées à la notion précise du Dynamo-psychisme universel, dont chaque Etre ne représente qu'une parcelle individualisée.

Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de ne pas insister. Ce n'est pas dans une simple conférence qu'une question aussi vaste peut être même effleurée.

Dans un ouvrage que nous préparons et qui paraîtra après la guerre (1), nous essayerons de montrer qu'il est possible de baser la réponse à toutes les grandes énigmes, réponse rationnelle, réponse satisfaisante, uniquement sur les faits, en dehors de toute idée préconçue comme de tout mysticisme. Qu'il s'agisse du sens de l'Univers ou qu'il s'agisse de la destinée individuelle, de la permanence et du développement indéfini de la conscience, il n'est aucune de ces énigmes qui ne soit d'ordre scientifique ou qui ne puisse être tout au moins, aujourd'hui, ramenée à un calcul rigoureux de probabilité scientifique. C'est là ce que je m'efforcerai d'établir.

Pour ce soir, je désirerais simplement vous laisser, de cette causerie, une double impression :

D'abord l'impression qu'il n'y a pas d'énigme insoluble, pas d'inconnaissable, de même qu'il n'y a ni surnaturel, ni supranormal. Aban-

(1) *De l'inconscient au Conscient*, Alcan, éditeur

donnons définitivement ces étiquettes vulgaires, sous lesquelles se dissimule notre ignorance.

Puis, je voudrais surtout vous laisser une impression de mise en garde contre les enseignements classiques de la psycho-physiologie matérialiste.

Sans doute, dans la physiologie idéaliste, qui sera, je le crois fermement celle de la science de demain, il y aura encore une large place pour l'hypothèse ; mais une chose, du moins, sera établie, me semble-t-il, avec une évidence indiscutable : *c'est que la conception dite matérialiste de l'univers et de l'individu est fausse.*

Cette conception reposait sur des données de fait incomplètes et fragmentaires et sur une interprétation abusive et erronée de ces faits. Elle est inconciliable avec nos connaissances biologiques actuelles.

Tout nous prouve, on peut désormais l'affirmer sans réserves, qu'il y a, dans l'individu, tout autre chose qu'un complexus de cellules ; comme il y a, dans l'univers, tout autre chose qu'un agrégat d'atomes.

Dr Gustave GELEY.

Notre prochain numéro contiendra les photographies de matérialisations prises par le docteur Geley au cours des expériences relatées dans la conférence dont nous terminons la publication aujourd'hui.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÉREBEAU ET Cie, 15, RUE CLAUZEL.